

L'Archéologie et l'Histoire de l'Arménie ancienne

Les premières périodes de l'histoire d'Arménie ne disposent pas de la richesse des sources écrites qui caractérise les époques historiques suivantes. Dans cette situation, les recherches archéologiques se présentent comme des documents de fait dont l'étude d'ensemble permet de vérifier la justesse de la reconstruction historique.

Au cours des dernières vingt-cinq années, l'objet de nos recherches est la question de la formation de la première royauté arménienne, l'étude des relations existant entre les cultures d'Ourartou et d'Arménie, l'investigation de la culture matérielle de l'Arménie aux VI^e-IV^e siècles av. J.-C. et l'éclaircissement de la situation historique et culturelle en Arménie au III^e siècle av. J.-C.

La définition de la culture matérielle de l'Arménie aux VI^e-IV^e siècles av. J.-C. est la clé de la solution de nombreux problèmes. Pendant de longues années, les chercheurs n'ont pas réussi à définir les paramètres permettant de distinguer les objets de la culture matérielle de l'Ourartou de ceux des époques suivantes. **L'étude archéologique du monument de Draskhanakert a eu une importance primordiale pour la définition du caractère de la culture matérielle de l'Arménie aux V^e-IV^e siècles av. J.-C.** Les fouilles ont commencé au printemps de l'année 1989, au cours d'une expédition commune de l'Institut d'Archéologie et d'Ethnographie de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie et du Musée régional du Chirak. A partir de 1999, les archéologues français ont également participé aux travaux sous la direction de Stéphane Deschamps, conservateur régional de la Bretagne. Le monument est situé à proximité du village de Béniamine, à 10 km au sud de Gumri. Sur une grande colline, les fouilles ont livré l'édifice monumental d'un palais-temple, ayant existé du V^e au II^e siècle av. J.-C. Au II^e siècle av. J.-C., il a été reconstruit en forteresse et il est resté debout jusqu'à l'invasion romaine sous le règne de l'empereur Auguste.

Les dimensions de l'édifice sont de 25 x 30 m. Les bases des murs sont en pierre à deux parements en grosses dalles à surface extérieure taillée pour y poser des briques non cuites. Par la technique de construction et l'épaisseur, les bases des murs sont analogues à celles des maisons ourartiennes. A l'extérieur, les murs étaient dotés de pilastres d'une largeur de 180 cm, en relief de 25 cm par rapport au mur. L'épaisseur de 120 cm des murs suppose une hauteur de plus de 4 mètres de l'édifice. L'édifice, rectangulaire en plan, est partagé par un mur aveugle en deux parties égales. Au centre de l'édifice, on découvre deux grands espaces carrés. Les espaces centraux sont entourés d'espaces plus étroits. Les entrées des parties ouest et est de l'édifice sont ménagées du côté sud. A l'intérieur de la partie orientale de l'édifice, on trouve une plateforme basse de 2 m de large et de 10 m de long, faite de grosses dalles de pierre, bordées de dalles posées en arêtes sur la base de pierre. D'après la construction de la plateforme, on peut affirmer avec conviction que c'était une étable.

Le matériel découvert présente un grand intérêt. C'est une petite cruche en céramique couverte d'engobe rouge à col trilobé, proche des récipients à col trilobé standard ourartiens. La découverte du protomé couvert d'engobe rouge de la tête d'un bovin est d'un intérêt particulier. Des protomés semblables de têtes de taureaux ont été vus comme ornements des récipients de grandes dimensions de l'Age de Bronze Récent, de Fer ancien et d'Ourartou. Je voudrais citer en particulier le creux triangulaire sur le front, qui montre qu'il s'agit d'une femelle. Les fragments de deux grandes cassolettes rectangulaires, découverts dans l'étable, sont spécialement intéressants. Leur forme rappelle celle des cassolettes du Bronze Récent, mais ils en diffèrent par la couleur et le caractère du lustrage. D'après le caractère des objets livrés par la salle centrale orientale, l'on peut conclure que ce n'était pas simplement une étable, mais une étable-sanctuaire d'une divinité féminine dont l'une des hypostases était un animal marqué au front. Plutarque communique que le sanctuaire de la déesse Anahite élevait des génisses portant au front une marque en forme de lampe¹. Il probable que notre sanctuaire est également en relation avec le culte de la déesse Anahite, où l'on gardait un animal sacré, représentant l'hypostase zoologique de la déesse. On a découvert un instrument musical du type du chalumeau de Pan. Il est fabriqué d'une mince tablette d'argile dense. La large surface supérieure est percée de quatre orifices tubulaires de diamètres identiques sur toute la longueur de l'instrument.

Des bases de colonnes du type de Persépolis sont à citer. Elles sont en tuf local. Leur hauteur est de 45 cm, le diamètre supérieur de 70 cm, le diamètre inférieur de 78 cm. L'analogue le plus proche est la base de colonne du palais d'Artaxerxès à Persépolis, ce qui permet de dater notre édifice du V^e siècle av. J.-C. Les colonnes étaient en bois et avaient probablement la surface plâtrée.

L'architecture de l'édifice et le caractère de l'organisation des pièces permettent de supposer que le partage de l'édifice en deux parties égales est en rapport avec la destination symbolique et fonctionnelle des espaces. La partie orientale de l'édifice était un sanctuaire, alors que la partie occidentale constituait un complexe de salles de parade palatines. A la deuxième phase, la forme du sanctuaire et celle du culte de la divinité changent. Cette couche a livré d'intéressants fragments de cassolettes à protomés d'oiseaux et un grand couvercle de cassolette, recouvert d'engobe rouge, à tête de pigeon. Ceci nous permet de comprendre que l'hypostase de la divinité ancienne a changé et ses animaux sacrés sont désormais les pigeons. Très intéressante et importante est la découverte d'une statuette, conservée fragmentairement, d'une femme assise sur un socle carré. La surface de la statuette laisse voir les traces du dessin en rouge et noir. Les

¹ Plyto, Lucul, 24.

fragments de la nuque, d'une partie des épaules et des bras, de la poitrine et de la partie inférieure de la figure ont été trouvés. La statuette représentait une femme aux bras levés à hauteur des épaules. Il est hors de doute que c'est la représentation de la divinité vénérée dans ce sanctuaire, d'abord comme génisse, puis comme pigeonne et sous un aspect anthropomorphe.

Les trouvailles de la partie palatine de l'édifice et le caractère de la reconstruction du sanctuaire permettent de dire qu'à cette époque l'édifice est tombé en possession du pouvoir royal. La couche du IV^e siècle av. J.-C. de la partie séculière de l'édifice a livré deux statuettes représentant des aigles en bronze. Elles ne sont pas grandes et ont une hauteur de 3,5 cm. L'une d'elles est incontestablement le pommeau d'une crosse. La deuxième a apparemment servi d'ornement de fauteuil ou de trône. L'on sait que les représentations d'aigles étaient symboles de pouvoir royal chez les Achéménides.

De grands complexes ancillaires et d'habitation ont été fouillés dans la partie occidentale du site ; ils desservaient le complexe palatin et cultuel situé sur la colline. On a découvert un édifice enfoncé dans la terre dont les murs revêtus de pierre s'élevaient vers le haut. L'édifice comportait deux salles de 20 x 12 m et 18 x 11 m de dimensions. La couverture en forme de *guelkhatoun* était soutenue par des colonnes en bois, posées sur des bases plates de forme cylindrique en pierre. Le matériel archéologique livré par la couche inférieure est d'un grand intérêt. Ce sont des fragments de récipients en céramique, continuant les traditions de l'Âge de Fer avancé. Ils sont décorés d'un ornement ondulé incisé sur de la céramique noire ou gris foncé, mal lustrée. À côté de ceux-ci, on a vu quelques spécimens de récipients imitant les formes de la céramique de l'Empire Achéménide.

Le matériel du monument permet de déterminer les tendances du développement de la culture en Arménie aux V^e-IV^e siècles av. J.-C. En examinant le palais-sanctuaire, nous constatons qu'il existait une répartition de fonctions entre le gouverneur et le prêtre. Toutefois, la réunion dans un seul édifice des fonctions cultuelle et séculière et la parenté du plan des parties orientale et occidentale de l'édifice indiquent leur importance égale en Arménie à cette époque. Il est incontestable qu'ici le phénomène du caractère local du développement culturel n'est pas typique de la puissance achéménide. C'est ce dont témoigne en premier lieu l'aspect du sanctuaire où la déesse Anahite se présente sous forme de génisse, ce qui n'est pas caractéristique de l'image de la même déesse en Perse.

Dans l'architecture, lors de la construction d'édifices représentatifs, on se sert de spécimens de plans de la culture impériale achéménide, avec corrections correspondant à la tradition locale, en utilisant la technique de construction remontant aux traditions ourartiennes. Lors de la construction des édifices d'habitation et ancillaires, on a recours à la technique de construction et aux plans anciens. Dans les édifices représentatifs, la céramique de parade est constituée de récipients conservant l'aspect et les formes de la céramique ourartienne. Dans les complexes d'habitation, la céramique qui domine conserve l'aspect de la céramique de l'Âge de Fer. La céramique imitant les spécimens de la culture impériale achéménide a dans tous les cas la qualité de marqueur de l'époque. À en juger d'après la disposition du complexe palatin et cultuel sur la colline et l'aménagement des complexes d'habitation et ancillaires au pied de la colline, à cette période le site était probablement le domaine du seigneur du Chirak et, peut-être, le centre administratif de la région. Le caractère du sanctuaire de Draskhanakert confirme le point de vue relatif au développement original du panthéon arménien à cette époque et la révision par la culture arménienne des éléments des cultes empruntés aux autres cultures². Le document a livré les fragments de deux stèles du roi Artashes, dont la partie supérieure se termine en trois denticules. Il est probable que lors de l'installation des stèles sur le territoire du site, la forme à trois denticules était suffisante pour indiquer leur appartenance au roi, même sans inscription ; c'est pourquoi des stèles sans inscription ont été placées par le roi Artashes dans les sites faisant partie du domaine royal. L'examen complexe du matériel permet de supposer que ce site est le domaine (*dastakert*) ancien, mentionné par M. Khorénatsi comme Draskhanakert au Chirak.

Les nouvelles fouilles du monument d'Erébouni ont donné de très importants résultats.

L'étude d'Erébouni a commencé en 1950 sous la direction de K.L. Hovhannissian. Vers le milieu de l'année 1980, les fouilles étaient considérées terminées et le monument a été transformé en site touristique. Toutes les publications présentent le monument comme un complexe de constructions ourartiennes avec trois édifices plus tardifs. À partir de 1998, les fouilles d'Erébouni ont été reprises sous ma direction. Un intérêt particulier s'attache au complexe architectural de la salle apadana. La découverte de l'apadana a conduit G. Tiratsian à déterminer correctement Erébouni comme centre de dix-huit satrapies. On avait supposé qu'à l'emplacement de l'apadana, il y avait eu auparavant le portique à douze colonnes du temple ourartien du dieu Khaldi, aux murs couverts de fresques. L'on avait également supposé qu'au V^e siècle av. J.-C. on avait accolé au portique ourartien une salle à dix-huit colonnes, l'ayant ainsi transformé en apadana. Le sondage du territoire adhérent à l'apadana, effectué en 1999, a révélé une situation bien plus complexe. La couche culturelle ourartienne est située plus bas et le niveau du plancher des constructions ourartiennes est plus profond de 170 cm par rapport au plancher de la galerie à douze colonnes. Ainsi, il y a eu d'abord sur ce terrain le temple ourartien du dieu Khaldi et c'est apparemment au VI^e siècle av. J.-C. qu'on a élevé à côté du temple l'édifice à pavement et colonnes. Il apparaît que la construction d'un portique à douze colonnes à Erébouni est également liée à la transformation du monument en centre de dix-huit satrapies au V^e siècle av. J.-C. La construction de l'apadana doit être probablement datée du milieu du IV^e siècle av. J.-C. L'étude des fresques découvertes à Erébouni a permis d'en distinguer un groupe, créé aux IV^e-V^e siècles av. J.-C.

² F.I. Ter-Martirossov, *L'ourson et les autres personnages de la mythologie arménienne*, Erevan, 1996, p.32 sqq.

En 1999, les fouilles ont continué sur le flanc nord de la colline d'Erébouni, sur toute l'épaisseur des couches culturelles. Elles sont pratiquées à une distance de 40 m des murailles de pierre, restaurées au sommet de la colline, et à 20 m plus bas des murailles. L'épaisseur totale de la couche culturelle est de 4 m. L'achèvement des travaux permettra de suivre ici la succession des périodes de vie sur le site.

La période de vie la plus ancienne du site remonte au paléolithique. La couche culturelle inférieure est datée à l'aide de fragments de céramique noire, à ornements incisés ou repoussés sous formes de ceintures, de lignes ondulantes et de chaînes de petits traits, caractéristique de l'Âge de Fer. Trois couches culturelles de l'époque ourartienne et une couche culturelle de la période achéménide ont été révélées.

La deuxième couche ourartienne a livré un atelier de peintre qui occupe un grand espace de plus de 10 m de long. On y a découvert des morceaux de boules de couleur de cobalt cristallisé, d'ocre rouge et jaune, ainsi que des morceaux de craie ; un tas de fin sable loess lavé ; des boules d'argile pure ; une quantité énorme d'os d'animaux, fortement cuits pour en faire de la colle. On y a trouvé aussi des fragments d'argile de revêtement portant des traces de couleurs. Une trouvaille unique en son genre est le dessin d'une tête de taureau, schématiquement rendu par des lignes d'un laconisme extrême, mais expressif dans le mouvement de face de la tête. La découverte d'un éclat de pierre à marque hiéroglyphique : *2 terussi* est d'un intérêt spécial. Parmi le matériel de cette couche on compte aussi une bulle en argile à représentation anthropomorphe d'un dieu. Sa tête à longue barbe est coiffée d'une couronne dentelée. Le dieu est représenté assis, son torse est tourné à droite. Devant lui, on voit une petite table avec du pain sacré. Très probablement, cette bulle est l'empreinte d'un sceau d'un Etat voisin d'Ourartou et témoigne de contacts politiques entre les deux pays.

Dans la partie inférieure des fouilles, la couche de 3 m a livré une fortification de l'époque ourartienne, construite après l'attaque armée dont la forteresse a fait l'objet au VII^e siècle av. J.-C. La largeur du mur est de 2,4 m ; elle est construite en énormes blocs grossièrement taillés de tuf, dont les dimensions atteignent 1 m de long et 80 cm de haut. La longueur du mur atteint 18 m. Le plus probable est que ce fragment de mur protégeait l'entrée de la forteresse du côté nord. Fort intéressant est le fragment de céramique polychrome d'un récipient modelé, en relation avec la couche ourartienne supérieure, découvert pour la première fois en Arménie. Le dessin est fait en couleur rouge sur la surface brune de la céramique. L'analogie la plus proche de cette céramique est connue en Cappadoce.

Les fouilles de 1998 et de 2007 de la petite colline ont montré que les quartiers urbains n'ont été construits qu'au VII^e siècle av. J.-C. Le matériel des nouvelles fouilles d'Erébouni a permis de préciser la destination des étampes. Lors de l'étude des étampes des récipients en céramique d'Ourartou, l'hypothèse dominante était de les définir comme les marques des artisans. La forme théocratique de l'organisation étatique d'Ourartou a déterminé le facteur de consacrer toute la céramique à engobe rouge à la divinité suprême, Khaldi, dieu de l'aurore. Les récipients de parade, dédiés aux autres divinités du panthéon ourartien, étaient marqués par des étampes ou des dessins représentant les symboles de ces divinités. De plus, ces étampes étaient placées dans la partie inférieure des récipients, afin d'accentuer la suprématie du dieu Khaldi. Le matériel des fouilles a montré qu'au VII^e siècle av. J.-C. le rôle des éléments ethniques locaux, peuplant les quartiers urbains, s'est accru. Les étampes étaient appliquées sur la partie supérieure des récipients en céramique noire, y compris les récipients à l'ornementation caractéristique de l'Âge de Fer. Les étampes représentaient les symboles des dieux anciens traditionnels.

La majeure partie de la céramique achéménide se caractérise par la conservation des formes de la céramique ourartienne. Toutefois, la surface du récipient n'est pas couverte d'engobe, mais de couleur rouge. Très fréquente est la céramique de couleur instable brun rougeâtre à lustrage intensif.

A présent, il est évident que la forteresse d'Erébouni a eu des dimensions bien plus importantes à la période ourartienne, et la période achéménide n'est pas représentée par trois constructions, mais par des édifices élevés sur tout le territoire du monument en utilisant les constructions ourartiennes plus anciennes. L'examen des rhytons découverts près de la colline d'Erébouni a permis de déterminer l'aspect d'Oronte, seigneur de la résidence du satrape, ancêtre du roi Artachès I^{er}.

L'étude de l'ensemble du matériel archéologique permet de préciser les détails et la chronologie du processus de la formation du peuple arménien et le caractère de l'évolution de la culture arménienne à la période de l'instauration de la royauté arménienne à l'époque où l'Arménie faisait partie de l'Empire achéménide.

La réunion de tout le territoire du Plateau Arménien dans les limites de l'Etat unifié d'Ourartou est la dernière étape du rapprochement des cultures des tribus et des ethnies peuplant cette région, y compris les proto-arméniennes. La politique des rois ourartiens, qui consistait à délocaliser les différentes tribus, a conduit à la formation de deux cultures : l'officielle, que la population considérait pour une grande part comme étrangère, et la culture commune des tribus assujetties, pour lesquelles les spécimens de la culture ancienne étaient l'idéal du passé libre. Sous le règne de Sardouri II, au VIII^e siècle av. J.-C., on assiste à la croissance du rôle des éléments ethniques non ourartiens. Les fouilles effectuées sur la petite colline d'Erébouni et la comparaison du matériel avec celui de Karmir blour permettent de supposer qu'au VII^e siècle av. J.-C., le rôle de la population locale dans l'administration étatique d'Ourartou est devenu plus important. C'est probablement ce facteur qui a conditionné l'essor de la puissance du pays au début du VII^e siècle av. J.-C. et les nouvelles conquêtes faites sous le règne du roi Roussa II. La division de la population en groupes ethniques jouissant de tous les droits et en groupes ethniques dépendants, et la forme d'exploitation de ces derniers par la collecte de tribut faisaient obstacle à la création d'un Etat unifié à partir d'un grand nombre de formations tribales. A toutes les périodes de l'existence d'Ourartou, on observe la culture officielle dans les villes royales et la culture traditionnelle dans les sites

ruraux. La langue arménienne, différente de l'ourartien³, s'est transformée de facteur de différenciation ethnique en facteur d'union ethnique. Ceci a contribué à la consolidation de la nouvelle communauté arménienne en ethnie unique sur tout le territoire du pays. L'idéalisation des relations tribales se reflétait dans la forme du développement culturel avec conservation des traditions culturelles du début du I^{er} siècle av. J.-C. Ceci a contribué à sauvegarder le souvenir du roi Aramu, sous lequel les relations tribales étaient encore vivaces et l'indépendance personnelle de leurs membres encore en vigueur. 590 av. J.-C., date de la chute de l'Etat d'Ourartou⁴, est aussi celle du début de la Royauté d'Arménie. L'ethnie arménienne, formée au sein d'Ourartou, a conditionné l'entité du pays. Les frontières du pays sont restées les mêmes. Désormais, la population, au lieu d'un mélange ethnique, était composée de grandes communautés : l'arménienne, représentant la partie dominante de la population, et l'ourartienne, la minorité, ainsi que, probablement, certains inclusions, par la suite assimilées à l'ethnos arménien. Le processus de la formation de l'ethnos arménien s'est achevé au II^e siècle av. J.-C.⁵. Avec la chute de l'Etat d'Ourartou, on a assisté à la disparition des éléments culturels qui étaient les indices principaux du mode de vie oriental ancien et, en premier lieu, l'écriture ourartienne. Les petites localités agricoles sont devenues les principaux centres où se créait la nouvelle culture qui héritait et fusionnait en un tout les acquisitions culturelles de la population ourartienne et non ourartienne du pays. L'envergure de la production artisanale s'est réduite. Le changement du système des formes de la redistribution des produits a conduit à la désertion des villes au VI^e siècle av. J.-C. Les citadelles des villes se sont transformées en résidences des seigneurs et de l'élite locale du pays. Les domaines privés et étatiques des rois ourartiens sont devenus les domaines des rois arméniens, ce dont témoigne la coïncidence des territoires de la majorité des villes construites par les rois ourartiens avec ceux des domaines (*vostans*) des rois arméniens. Le site rural est devenu dès lors la principale unité sociale et économique du pays. Le chef de la commune rurale (*komarkh*) était en même temps représentant de l'appareil étatique⁶. Les anciens guerriers, dont se constituaient les détachements militaires permanents à l'époque d'Ourartou, conservaient leur statut dans la royauté arménienne⁷. Les particularités de la formation du peuple arménien ont conditionné la notion de « liberté » comme valeur suprême dans sa mémoire historique, conservée sous forme de légendes. Dès lors, les personnages mythiques anciens des dieux, des héros, des ethnonymes ont acquis un nouveau contenu héroïque et didactique. Hayk s'est transformé en éponyme du peuple. La relation de succession de la mémoire historique et de la culture matérielle de l'Arménie au VI^e siècle av. J.-C. avec la culture des siècles précédents est la preuve du caractère erroné de la théorie de l'immigration des Arméniens en 600 av. J.-C. sur le territoire de l'ancien Ourartou, théorie que professent encore de nos jours bien des historiens.

A présent, l'attitude à l'égard du monument d'Eréboutni a changé. Entre les années 1998-2004, les fouilles ont été effectuées sans soutien financier de la part des établissements étatiques. Les fouilles de 2006 ont été financées par le fonds américain « Discovery ». En 2007, les fouilles ont été pratiquées en commun avec les archéologues de l'Université de Barclay (USA) et en 2008, ce sont les archéologues français qui se sont joints aux travaux.

Un aspect important de l'étude de la culture d'Arménie du III^e siècle av. J.-C. serait d'entreprendre des travaux archéologiques à Ervandachat, l'un des plus anciens centres du pouvoir politique en Arménie. L'emplacement d'Ervandachat a été précisé d'après les renseignements communiqués par M. Khorénatsi⁸. En 1985-1986, l'auteur de ces lignes a entrepris une prospection archéologique et précisé la situation géographique et archéologique du territoire. L'emplacement supposé de la ville d'Ervandachat est déterminé comme paradis du roi Ervand, « Forêt de la Naissance »⁹. A côté d'elle, une petite colline a été découverte, définie comme palais. Les murs une fois nettoyés, on a constaté que le complexe était constitué de constructions de deux différentes époques et différentes destinations. Le bloc central des édifices est le plus ancien (III^e siècle av. J.-C.). Les murs du palais se sont conservés à une hauteur de 219 cm. Ils sont construits en gros blocs de pierre grossièrement taillés en appareil à deux parements, remplis d'argile et de galets fluviaux. A la première phase de son existence, l'édifice se présentait comme un édifice carré de 2.440 x 2.420 cm. A l'extérieur des murs, des ressauts se sont conservés, ils sont en relief de 50 cm sur la surface du mur. L'édifice avait deux entrées. L'édifice du palais était construit suivant la tradition achéménide avec une grande salle, située au centre, aux dimensions de 8 x 11 m, entourée de pièces plus étroites. La partie sud-ouest de la salle a livré des poutres carbonisées. D'après la disposition des poutres tombées et l'absence de bases de colonnes, l'on peut supposer que la couverture de la travée était soutenue par des poutres en bois, biaisées dans la partie supérieure. Une large banquette, à la partie supérieure

³ G.B. Djahoukian, *Histoire de la langue arménienne*, Erevan, 1987, p. 47 et passim (en arménien).

⁴ И.М. Дьяконов, *Последние годы Урартского государства*. - ВДИ, 1951, № 2, с. 38; *Histoire du peuple arménien*, t. I, Erevan, 1971, p. 35 (en arménien).

⁵ S.M. Krkacharian, *Episodes de l'histoire de l'Arménie ancienne et des villes de l'Asie Mineure*, Erevan, 1970, p. 90 (en arménien).

⁶ И.М. Дьяконов, *Урартские письменные документы*, с. 65.

⁷ Ф.И. Тер-Мартirosов, *Армения в период восстания 522-520 гг. до н.э.* - ИФЖ, 2002, № 1, с. 241.

⁸ M. Khorénatsi, *Histoire d'Arménie*, t. 2, ch. 39 ; *Atlas de la RSS d'Arménie*, Erevan, 1961 ; *Cartes historiques*, p. 10 ; B. N. Arakélian ; *Où se trouvaient les sites anciens d'Ervandachat et d'Ervandakert*. « Patmébanassirakan Handes », Erevan, 1964 (en arménien).

⁹ F. I. Ter-Martirossov, *Ervandachat, Ervandakert, Ervandavan. Topographie, typologie, époque*. Thèses des exposés du Troisième Symposium soviétique, consacré aux problèmes de la culture hellénistique en Orient, Erevan, 1988, p. 83-85 (en russe).

couverte d'argile, courait le long du mur oriental de la salle. Les fouilles de la salle centrale ont été interrompues à cause du manque de moyens pour la conservation et l'analyse du bois. Dans la partie sud, hors des limites du palais, sous les pierres de la deuxième phase de la construction, on a découvert de grandes dalles carrées de céramique, qui étaient probablement la couverture de la base en bois du plancher du deuxième niveau de la partie centrale de l'édifice. Des fragments de tuiles, d'acrotères et un fragment en céramique d'antéfixe ont été découverts au même endroit. À en juger d'après la disposition des trouvailles des dalles de pierre de la couverture, le deuxième niveau existait seulement au-dessus de la partie centrale de l'édifice ; il était probablement construit en bois et briques crues. La couverture du deuxième niveau était à deux pentes et couverte de tuiles. La couverture des parties latérales du premier niveau était plate et, apparemment, des dalles de pierre étaient posées au-dessus des poutres. La coexistence, dans un même édifice, des traditions de l'Orient dans le plan du premier niveau et de la tradition occidentale du toit à deux pentes, couvert de tuiles et décoré d'acrotères et d'antéfixes, est intéressante et unique en son genre dans l'histoire de l'architecture.

À une hauteur de 85 à 100 mètres du plancher, tous les secteurs des fouilles livrent une couche de cendres, ce qui témoigne d'un puissant incendie. Au-dessus du niveau du premier plancher, on trouve une couche d'argile à couches intermédiaires de calcaire. Le matériel de cette période comporte des plaques d'armures et des épées à un tranchant.

Dans la partie nord, à 100 m de l'édifice, les fouilles ont livré les restes d'un grand canal d'une largeur de 2 mètres, à fond en argile et parois en grosses pierres brutes, couvertes de pâte argileuse.

Au sud de palais, des terrasses à murs en pierre à supports sont aménagées sur le flanc de la colline.

À la deuxième phase de la construction, à la première moitié du II^e siècle av. J.-C., l'édifice a été transformé en forteresse. Cette période de la vie du monument a été également interrompue par une intervention militaire, à en juger d'après les traces de l'incendie, qu'on trouve partout. Par la suite, les pièces de la forteresse sont reconstruites en complexe d'habitation. Au Moyen Âge avancé, comme nous l'avons noté ci-dessus, une partie du territoire du monument est peuplée. Le nettoyage du contour des murs du palais a montré que du côté nord une partie du mur ancien avait été démolie pour y ménager une entrée. Des dalles de tuf provenant d'une construction médiévale avaient été utilisées pour daller une partie de l'entrée. Toutefois, la plus grande profondeur de la couche culturelle médiévale était de 50 cm, c'est pourquoi elle n'a pratiquement pas atteint les couches profondes plus anciennes.

Il convient de noter en particulier la nécessité de l'étude ultérieure et de la conservation du monument qui est actuellement un complexe du III^e siècle av. J.-C., unique en son genre non seulement en Arménie, mais dans tout le Proche-Orient. L'étude du monument pose la question du caractère et de l'époque du devenir de la culture hellénistique en Orient et, sous ce rapport, les résultats des fouilles d'Ervandachat peuvent servir d'étalon à l'échelle de la science historique mondiale. La principale difficulté est le trop faible financement des fouilles. Celles des années 2005-2006 ont été pratiquées avec les moyens privés de sponsors et du directeur des fouilles. À partir de 2007, les fouilles sont financées par l'Institut d'Archéologie de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie, dont les moyens sont fort limités. Il faut également noter que dans cette région frontalière, les fouilles archéologiques seraient une source de revenus pour les familles. Cette région, ayant longtemps été une zone interdite, conserve de nombreux monuments historiques et archéologiques. La création d'une base archéologique stationnaire permettra de transformer les villages d'Ervandachat et de Bagaran en zone de recherches archéologiques régulières et de tourisme historique. J'ai établi un projet des premières initiatives pour la réalisation de cette idée. Je demande l'aide de la présente réunion pour la recherche d'une fondation et de personnes privées, capables de financer, sous leur propre contrôle, la création d'une base archéologique et d'un musée, ainsi que la réalisation d'importants travaux archéologiques pour l'étude du palais, encore unique, des rois de la dynastie arménienne des Ervandides. J'espère que la communauté arménienne mondiale pourrait nous aider à étudier le patrimoine historique de l'Arménie ancienne.

En terminant, je voudrais noter le vaste cercle de recherches faites en commun avec les spécialistes français et l'efficacité des contacts scientifiques, qui permettent de soulever la question de la création d'un « Institut de recherches françaises » en Arménie.